

## La peau de l'autre

Damien pose sa valise sur le dessus-de-lit et s'assoit à côté. Il a tellement marché au cours des trois derniers jours qu'il se sent las. La quête d'un boulot s'est avérée éreintante. Mais ce soir, il est satisfait d'en avoir finalement trouvé un pour une période de cinq mois. Dès demain matin à partir de deux heures, il officiera comme manutentionnaire sur le vieux port, ce qui lui laisse moins de six heures de sommeil. C'est peu et en même temps, la perspective de travailler lui insuffle le courage nécessaire pour entamer cette nouvelle tranche de vie.

Le patron, un homme affable, lui a conseillé la pension Léger pour disposer d'un toit au-dessus de sa tête. « Dis à la Juliette que tu viens de la part du gros Henri. Elle comprendra. » Et de fait, elle ne lui a posé aucune question. Elle a décroché une clef de son tableau et lui a demandé de le suivre sous les combles. « Les toilettes sont à l'étage en dessous. T'as un broc, du savon de Marseille sur la table et la lumière de la lune pour t'éclairer. Ça suffira bien. La soupe est servie à dix-neuf heures. »

L'accueil rudimentaire de cette femme sèche aux joues creuses s'accorde parfaitement au décor spartiate de la chambre. Le strict nécessaire s'impose une nouvelle fois à lui. Cela ne le dérange pas. Son quotidien est synonyme d'errance, d'absence d'attaches et de rencontres fugaces. Et les objets qui l'entourent possèdent obligatoirement une fonction. Pas une babiole, peu de fantaisie. Rien d'inutile. C'est son lot et il s'en contente.

Depuis sa douzième année, il a pris la route. Ses parents n'avaient plus les moyens de les nourrir, lui et ses cinq frères et sœurs. Alors, ils ne lui ont pas offert d'autre option que celle du départ forcé. Il ne s'en est pas plaint. Il l'a accepté comme un fait établi, une évidence non négociable. Les temps affichaient leur âpreté en cette fin de XIXe siècle et onze ans plus tard, rien n'a changé. La misère court toujours à travers champs et rôde dans les rues des villes. Seuls les plus résistants, les plus pugnaces s'en sortent. Cette satanée garce ne fait ni dans le social ni dans l'humanitaire. Il convient de se battre pour survivre. Il importe de se montrer en pleine possession de ses ressources physiques et si possible suffisamment rusé pour éviter d'être trop exploité, car les gens du peuple sont utilisés comme bêtes de somme. Sans espoir de considération, c'est une lutte quotidienne que de rester en tête du troupeau. Damien y parvient non sans souffrances, non sans sacrifices et cette vie sans liens, expurgée de tous sentiments, ne lui offre pas d'autres perspectives que de s'accrocher à l'instant présent comme une tique au cul d'un cabot souffreteux.

Pour l'heure, il ouvre sa valise en carton écorchée par les brinquebalements de ses vagabondages. Ce qu'elle conserve constitue son unique richesse : un épais pull de laine noire, deux chemises aux coudes rapiécés, un second pantalon de coutil et une serviette de lin. Une photo sépia de sa famille trône sur le dessus de ce précieux contenu. Il la pose précautionneusement sur la table de chevet. Quant à ses misérables frusques, il les dispose avec tout autant de soin dans l'un des tiroirs de la commode branlante qui complète le mobilier de la chambre. Par curiosité, il tire vers lui les autres tiroirs. Le deuxième est vide. Mais le troisième contient un ample vêtement bouchonné. Il le saisit par le col. Et devant ses yeux ébahis se déploie une redingote de noble qualité. En *tweed*, avec une rotonde pour protéger pleinement les épaules des intempéries, elle est parée d'une double rangée de boutons en acier doré. Son propriétaire devait être un riche marchand de passage ou un gentilhomme un peu tête en l'air pour oublier un si précieux bien. Damien se retourne machinalement pour vérifier si personne ne le regarde avant d'enfiler l'habit. À son grand étonnement, il

lui va comme un gant. Ample, confortable, épais, il lui confère l'allure d'un homme différent, celle de ceux qui déambulent dans les jardins publics de la ville au bras de belles élégantes délicatement poudrées. Il se surprend à rêvasser à de longues promenades romantiques à travers les allées verdoyantes et odorantes. Il imagine les regards un tantinet jaloux d'admiration des autres hommes qui le dévisagent non sans amertume. Sa silhouette affiche un maintien qu'il ne soupçonnait pas pouvoir arborer avec autant de fierté et d'assurance. Embarqué par un étrange vertige, il se hasarde à piétiner dans cet espace réduit. Subitement, celui-ci s'étend au-delà des quatre murs sinistres de la mansarde. La lune se transforme en astre d'airain à son zénith. Les oiseaux gazouillent. Les cygnes glissent avec distinction sur le calme plan d'eau entre les nénuphars roses. Des petites filles jouent au cerceau pendant que les garçonnetts poussent leurs voiliers sur l'onde claire du bassin. Les nourrices, reconnaissables à leur tenue bicolore, papotent non sans, de temps en temps, rappeler à l'ordre les marmots de la bourgeoisie qui s'aventurent trop loin d'elles. Damien se sent étonnamment bien jusqu'à ce qu'une imperceptible douleur dans la poitrine le ramène à la réalité. Il ôte la redingote et aperçoit à hauteur de la taille une reprise de couture à peine visible et pas plus large qu'un ou deux centimètres. Quel dommage ! Il replie le manteau et le dépose dans le tiroir. Demain, il en parlera à la patronne. Peut-être que son propriétaire serait heureux de le récupérer même si au plus profond de lui, une petite voix lui murmure qu'il serait idiot de ne pas profiter de ce cadeau inattendu. Mais on peut naître fils du peuple et n'en être pas moins honnête homme. Il n'empruntera donc pas ce vêtement sans autorisation.

L'esprit joyeux après cet intermède et la faim au ventre, il se couche sous le volumineux édredon en plume de canard. Au moins, il n'aura pas froid. Et sous le regard d'argent de la lune, il s'endort avec une facilité déconcertante. La fatigue physique le pousse sans préliminaires dans les bras de Morphée.

Assis devant un bol de café noir, Damien avale une large tartine de pâté de foie qu'il trempe dans le liquide fumant. La pendule à carillon de l'entrée sonne tout juste les cinq heures. Affairée à ses fourneaux, Juliette surveille la casserole de soupe. Un solide gaillard en blouse bleue et avec une *gâpette*<sup>7</sup> sur son crâne dégarni pénètre dans la cuisine sans un mot. Il se sert aussitôt une généreuse louche de bouillon et s'installe en bout-de-table. Son visage est largement couvert d'une barbe qui ne laisse deviner aucune expression. Mais Damien perçoit en la présence de cet individu un malaise inexplicable, comme si une agressivité contenue venait de s'insinuer en chassant la chaude douceur de ce matin.

— Madame Juliette, hier au soir, j'ai trouvé une redingote dans un des tiroirs de la commode.

— Madame Juliette, ironise l'homme en lapant bruyamment comme le ferait un chien.

— Et alors, mon gars, lui réplique la patronne, que veux-tu que cela me fasse ?

— Peut-être que son propriétaire souhaiterait la récupérer...

— Tu crois que j'ai les moyens et le temps de m'en occuper ?

— C'est par honnêteté que je vous dis ça.

— Eh bien, un conseil ! Garde-la ! Elle te sera plus utile qu'au beau monsieur qui l'a laissée là.

Sans ajouter un mot, Damien avale la dernière bouchée de sa tartine, qu'il mouille avec le restant de café. Il dépose son bol dans la bassine, puis sort, en souhaitant à la cantonade une bonne journée qu'accueille un « ouais » guttural. « Un toit, juste un toit ! » se répète-t-il en grim pant jusqu'à sa chambre. Là, il endosse le noble vêtement non sans une certaine fierté et se précipite dans la rue qu'éclairent les lampadaires à huile. D'un pas alerte, il se dirige vers le port. En cette heure matinale, nul *quidam* ne le croise hormis les marchands qui s'installent sous la halle lorsqu'il la dépasse. Cette ville lui semble belle. Déjà, la veille, il a remarqué les gargouilles en haut des façades bourgeoises. Il y a aussi les arcades qui protègent du vent et des

---

7 casquette

embruns de la place du Marché aux quais. Après sa journée de labeur, il en profitera pour découvrir son nouvel environnement. Il n'est pas homme à traîner dans les estaminets. Il n'aime pas le goût du vin et encore moins l'ambiance enfumée des bouges où les ouvriers se retrouvent pour refaire le monde et massacrer le conservateur pantouflard à grands coups de gouaillerie revendicatrice. Il préfère l'air parfumé des rues commerçantes et celui des parcs et jardins publics quand, par chance, la cité en possède. Quant à la politique, il ne s'en soucie guère. C'est déjà assez compliqué de lutter pour soi, alors pour les autres ! Comme répétait souvent sa mère : « J'ai d'autres chats à fouetter. » Pauvres greffiers, qu'ont-ils commis comme méfaits pour mériter un tel sort ? Les expressions populaires apparaissent aussi cruelles que les temps s'avèrent redoutables.

— Salut, mon gars, prêt à te retrousser les manches ? lui lance Henri, son nouveau patron, avec un sourire naturel. Dis donc, t'en as un beau vêtement !

— Bonjour, monsieur Henri ! C'est un cadeau de madame Juliette.

— Un cadeau ? De la Juliette ? Ben, tu lui as tapé dans l'œil !

— Enfin, pas vraiment ! Un ancien pensionnaire a oublié la redingote et madame m'a dit qu'elle me serait plus utile que de la lui rendre.

— Je me disais aussi... allez, tire la charrette ! Le *Noroît* ne devrait plus tarder. Le capitaine n'apprécie pas qu'on lambine pour décharger son poisson. Après, tu iras le livrer à la mère Longchamp au marché couvert. Tu trouveras son étal en début d'allée C. Compris ?

— Parfaitement, monsieur Henri.

— Arrête un peu avec ton monsieur par-ci, ta madame par-là. Ici, tout le monde se tutoie. Pas de chichi. Compris ?

— Compris, monsieur... euh, Henri.

— Ben voilà ! Bienvenue au port !

Tout au long de la matinée, les chalutiers se succèdent. Damien, comme la plupart des journaliers, se saisit des caisses de poissons frais qu'il charge sur la carriole. Une fois qu'il l'a rem-

plie de sa cargaison encore vivante, mais à l'agonie, il la tire en trotinant vers le marché couvert. Pas une minute à perdre ! Merlus, dorades, araignées et autres produits de l'Atlantique sont attendus sous la halle, où les clientes se ruent pour garnir leurs paniers du précieux butin. Par chance, ce matin s'annonce généreux en soleil. Il joue avec les morceaux de glace qui tombent de la charrette et tapissent le pavé de ces diamants éphémères. Le sol glisse, mais les godillots accrochent les rues et le va-et-vient ininterrompu des hommes contribue à animer la ville portuaire enfin réveillée et toute fringante de son activité.

Sous la halle, les odeurs de viandes, de poissons et de légumes se mélangent dans la crudité et la fraîcheur de leur arrivage. Les cris des marchands derrière leurs étals attirent le chaland. C'est à qui rivalisera de gouaille et d'arguments pertinents pour débarrasser son banc des victuailles. À ne pas en douter, elles garniront les tables du midi et du souper. Et l'horloge du marché sonne quinze heures lorsque Damien entame son dernier voyage de retour vers le port.

Dans la cabane en bois du gros Henri, les hommes affamés se remplissent la panse d'un ragoût fumant de la marée avant de rentrer chez eux. Ça parle fort, ça lape et ça déglutit dans un empressement viril qui lèverait le cœur au bourgeois égaré sur le cours des Dames. Dans les ateliers voisins, les charpentiers de marine frappent, clouent, scient dans une ambiance survoltée qui témoigne de la vivacité de la cité. Ça sent l'étoupe, le goudron chaud et le vent salé. Une fois rassasiés, les hommes se serrent la poigne et partent qui vers le bistrot du coin, qui vers sa chaumière. La vie collective cède la place à la vie privée avec quelques entorses à la routine pour les plus délurés qui aiment à pimenter leur quotidien fade d'ouvriers avant de rejoindre femme et morveux braillards. Puis demain, tous se retrouveront sur le port pour un nouveau labeur payé trente sous.

Satisfait de sa première journée de travail sur les quais, Damien décide d'aller faire la sieste sous les charmes du jardin des Plantes, qui offre à la ville plus de cinq hectares de verdure et de fleurs odorantes. Comme le soleil généreux darde ses rayons à tra-

vers les branches, il bouchonne sa redingote et la cale à la manière d'un coussin sous sa nuque. Et sans la moindre prière, il s'endort comme un bienheureux. Les oiseaux gazouillent, les insectes bourdonnent et zézayent à ses oreilles. Les parfums chatouillent ses narines. Tout concourt à générer un environnement agréable et propice à un repos réparateur. Nul cauchemar ne vient troubler son sommeil et c'est l'esprit et le corps détendus qu'il rouvre les yeux au crépuscule. Il s'étire, se lève et s'en retourne vers la pension Léger, la faim au ventre.

Il descend le mail plongé dans le noir. Au loin, à l'approche du port, les lampadaires scintillent comme une volée de lucioles. Mais pour retrouver les lumières de la ville, il doit parcourir un bon kilomètre dans l'obscurité totale. Adossées aux pins maritimes, quelques gueuses guettent le client. Poitrine à l'air, jambes nues en évidence, elles minaudent avec un semblant d'élégance qui trahit la nature de leur commerce. Quelques hommes se hasardent d'arbre en arbre. Damien sourit et se dit qu'il patientera encore plusieurs jours avant que son salaire lui permette de se payer une gâterie.

D'un pas assuré, mais non précipité, il déambule avec la vision d'une assiette de soupe chaude qui l'attend dans la cuisine de la Juliette. Malgré cette confiance, une présence pesante s'accroche à son allure. Il sent que quelqu'un le suit. Aussi, il se retourne vivement pour surprendre et décourager l'importun. Mais aucun individu à effrayer ou dissuader ne croise son regard. Il reprend son chemin. Et jusqu'au moment où il pousse la porte de la pension, l'impression d'être traqué comme un gibier nocturne l'accompagne. Mais le plus étonnant, c'est cette douleur inexplicable qui lui comprime l'aine. Régulièrement, il y pose sa main comme pour atténuer la souffrance. Mais elle ne ressemble en rien à un point de côté qu'un simple massage parvient à soulager.

Allongé sous les draps rêches, Damien dort du sommeil du juste. Cependant, une succession d'étranges images perturbent son repos. Il aperçoit d'abord un homme sans visage vêtu d'une redingote qui marche sereinement. Puis, subitement, un épais brouillard

l'entoure. Il peine à avancer, comme si une entrave ralentissait son pas. Il se débat lorsqu'un bras lui porte un coup à hauteur du bas-ventre. La brume se dissipe et un corps gît sur le pavé.

Damien se réveille en sueur. La lune baigne la mansarde sous une lumière blafarde qui dissimule le modeste décor. Le bois de la charpente craque sous le souffle du vent. Un léger filet d'air frais zigzague en volutes invisibles. Il tire vers lui le volumineux édredon de plumes qui a glissé lorsqu'il a sursauté. Une énigmatique sensation s'empare de tout son être, comme un malaise enfoui qui remonte à la surface de sa conscience. Comme un souvenir désagréable qui revient titiller son esprit momentanément en berne. D'un bond, il pose ses pieds gelés sur le plancher. Il enfle vêtements, godillots et redingote, puis dévale l'escalier sans se soucier du sommeil des autres pensionnaires.

Une fois sur le trottoir, il se sent revivre. Une jubilation inexplicable l'envahit et d'un pas alerte, il plonge dans la noirceur de la sorgue poisseuse qui enrobe la ville. Au hasard, il vadrouille tel un lunatique en proie à ses démons. En fait, une envie irrésistible le pousse à débusquer un bambocheur égaré, ce qui n'est guère aisé en cette heure avancée de la nuit. Et dès qu'il en ferre un, il le piste à la manière d'un greffier en maraude. De porche en arcade, il progresse en catimini. Malgré la lourdeur de ses brodequins, ses pas sonnent aussi légers qu'un frisson, et sa course n'alerte d'aucune manière le *quidam* qui probablement s'en retourne tardivement dans ses pénates. Son excitation culmine. Emmitoufflé dans sa redingote, il halète et les spasmes muets qu'il contient stimulent un appétit qu'il ne se connaît pas. Aucune chance d'être repéré ! Ce jeu du chat et de la souris ne propose qu'un unique complice : l'astre lunaire. Et celui-ci se gardera bien de le dénoncer. À quoi bon d'ailleurs puisqu'il n'a commis aucun forfait... Qu'aurait-il à raconter ? L'errance nocturne d'un insomniaque ? L'obsession subite d'un journalier générée par un cauchemar ? La pulsion mystérieuse d'un prédateur qui s'ignore ? La confusion d'un esprit troublé par une vie de rudesse ? Toutes ces supputations n'ont guère de sens. Aussi Damien s'en retourne-t-il